



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome II, 1832 – juin 1835, SAND (George), p. 909-938

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2885-2.p.0953](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2885-2.p.0953)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2013. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## INDEX DES CORRESPONDANTS<sup>1</sup>

ALLART (Hortense). — 663<sup>D</sup>, 679.

Hortense-Thérèse-Sigismonde-Sophie-Alexandrine Allart est née le 20 fructidor an X (7 septembre 1801) à Milan. Par sa mère, elle était la cousine de Delphine Gay (plus tard Mme de Girardin).

Orpheline de bonne heure, elle entra chez le général Bertrand et pendant deux ans environ s'occupa de l'éducation de la jeune Hortense tout en s'exerçant à écrire (*Lettres sur les ouvrages de Madame de Staël*, Paris, Bossange, 1824). Elle s'exerçait aussi à l'amour, qui fut la grande affaire de sa vie, et qu'elle envisagea toujours avec une grande et sereine liberté d'esprit : « suivre noblement la nature », telle était sa devise. Son premier amant fut le comte de Sampayo dont elle aura un fils, Marcus. Après lui, Chateaubriand, Bulwer Lytton, Jacopo Mazzei (père de son second fils, Henri), Sainte-Beuve. En 1843 elle épousera un architecte, Napoléon-Louis-Frédéric-Cornille de Méritens de Malvéciz qu'elle quittera au bout d'un an, ne gardant de lui que son nom (elle signera désormais Hortense Allart de Méritens).

Elle avait publié plusieurs romans, dont *Gertrude* sous le nom de Hortense Allart de Thérèse (Florence, Ciardetti, 1827), puis des livres de politique et d'histoire ; *Histoire de la République de Florence* (Delloye, 1843), *Novum organum* (Garnier, 1857), etc.

Ses relations avec George Sand, commencées en 1832, ne s'interrompèrent jamais. Malheureusement il ne nous reste que très peu de lettres de G. S. à Hortense, qui détruisit beaucoup d'autographes. George Sand publiera un article sur *Novum organum* (*Le Courrier de Paris*, 23 décembre 1857, recueilli dans *Souvenirs de 1848*, pp. 355-363) et un autre sur un livre sincère qui fit un peu scandale, *les Enchantements de Mme Prudence de*

---

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

*Saman L'Esbatx* (*Le Temps*, 16 octobre 1872, article qui servit de préface à la seconde édition de l'ouvrage avant d'être recueilli dans *Impressions et Souvenirs*, pp. 279-296) — Noter aussi le passage du *Journal intime*, pp. 100-102, publié avec une erreur de lecture manifeste (Buloz pour Bulwer) et *Hist. Vie*, X, p. 221.

Figure curieuse, séduisante, à la fois femme savante et femme libre, mélange de raison virile et de sensibilité féminine, Hortense achèvera le 28 février 1879 à Montlhéry (Seine-et-Oise) une vie mouvementée, sur laquelle M. André Billy a écrit un livre attachant (*Hortense et ses amants*, Flammarion, 1961). Voir aussi Léon Séché, *Hortense Allart de Méritens* (Mercure de France, 1908) et Jean Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve, passim*.

BALZAC (Honoré de). — 475, 485, 589, 815.

Cf. notice, t. I, p. 998.

BEAUVOIR (Edouard Roger de). — 698.

Édouard Roger de Bully, dit Roger de Beauvoir, né à Paris le 28 novembre 1809, littérateur du genre enfant terrible, mordant et railleur. Chroniqueur, rimeur, romancier, il n'a laissé qu'une œuvre sans vigueur, au parfum vite évaporé, très tôt retombée à l'oubli.

Il a caricaturé George Sand sous le nom de Mme Consuelo dans sa pièce *les Femmes... saucialistes*, jouée au Théâtre Montansier en avril 1849. Et on connaît aussi de lui des vers satiriques à George Sand improvisés sur une assiette chez Véry (d'après Philibert Audebrand : *Alexandre Dumas à la Maison d'Or*, Calmann Lévy, 1888)

Quand tirez-vous à la conscription,  
George d'amour, charmant hermaphrodite,  
Qui fumez trois pipes, dit-on,  
Et prenez sans tour hypocrite  
Le derrière de Margoton...

Roger de Beauvoir est mort le 27 avril 1866.

BÉRANGER (Pierre-Jean de). — 687<sup>D</sup>, 706<sup>D</sup>.

Né à Paris le 19 août 1780, Béranger a acquis comme poète une popularité immense, qui fait aujourd'hui notre étonnement. Toute son époque l'a considéré comme un grand homme. Non seulement le peuple qui trouvait un interprète de ses aspirations et de son idéal dans une muse tour à tour démocratique,

bonapartiste, épicurienne, sentimentale, égrillarde à l'occasion. Mais même les plus grands écrivains l'ont admiré, respecté, encensé. Ce fut le cas de Chateaubriand, de Lamartine, de Sainte-Beuve; George Sand, sans toutefois éprouver pour l'homme une sympathie profonde, n'échappa pas à l'engouement général.

Il s'explique à la fois par des raisons de circonstance (le succès du genre, l'impopularité de la Restauration, les regrets de la gloire napoléonienne) et par le talent qu'eut Béranger de présenter sous forme de chansons des pamphlets mordants, et de se poser lui-même en porte-drapcau.

Après sa mort, survenue à Paris le 16 juillet 1857, George Sand étudiera la complexe personnalité du chansonnier dans un article très intelligent et très nuancé, en faisant le point de leurs rapports réciproques. (*Le Siècle*, 24 mai 1860, repris dans *Autour de la table*, pp. 193-207.)

BIDAULT (Jean-Joseph). — 955.

Jean-Joseph Bidault, né à Dun-sur-Auron (Cher), le 9 mars 1796, reçu avocat en 1820, s'établit à Saint-Amand-Montrond (Cher). Les journées de Juillet 1830 le trouvèrent dans les rangs des républicains. Dès 1831, il prend nettement position contre les hommes du juste milieu et mène campagne, surtout dans la *Revue du Cher*, fondée par Michel, contre le comte Jaubert. Il a des incidents fréquents avec les pouvoirs constitués.

En mai 1835, il vient à Paris comme l'un des défenseurs du procès monstre : c'est alors que George Sand fit sa connaissance. En février 1848, il sera sous-commissaire du gouvernement provisoire.

Élu à la Constituante le 23 avril avec 47 012 voix, il votera avec le parti Cavaignac. Non réélu le 13 mai 1849, il entrera cependant à la Législative lors de l'élection partielle du 24 novembre 1850. Il votera alors constamment avec la droite et acceptera le coup d'État. Élu comme candidat officiel le 29 février 1852, il siègera dans la majorité jusqu'à sa mort survenue le 2 novembre 1854 à Crézancy (Cher).

BLAVOYER (Joseph-Sulpice). — 792<sup>D</sup>.

Ce fabricant de tissus (toiles, basins, piqués, futaines), né à Troyes le 28 juin 1787, croise à plusieurs reprises le chemin de George Sand. La première rencontre eut lieu au Mont-Dore, et dans le *Voyage en Auvergne* (supplément du *Figaro*, 4 et 11

août 1888), c'est lui qu'Aurore nomme le Champenois. Il fait une apparition à Nohant en novembre 1828 (cf. tome I, p. 472 et n.). George Sand le rencontre à Venise en 1834 (*Hist. Vie*, IX, p. 103), Liszt le voit à Lisbonne en 1845. Il voyageait par toute l'Europe pour trouver des débouchés aux produits de ses fabriques.

Très certainement, George Sand a dû lui écrire de nombreuses lettres qui ne se sont pas retrouvées. Nous le soupçonnons d'avoir été quelque peu amoureux d'elle. Nous n'avons pu découvrir la date de sa mort ; il vivait encore en 1865.

BONNAIRE (Pierre-Félix). — 668, 873.

Le baron Félix Bonnaire le père (1767-1844) originaire de Vitry-le-François, ancien oratorien et prêtre, ami de Fouché, commença sa carrière d'homme politique comme député du Cher aux Cinq-Cents. L'Empire en fit un de ses préfets ; la chute de Napoléon amena sa destitution.

De son mariage avec Marie Migeon il avait eu trois fils : Pierre-Félix, Florestan-Charles, notaire, Henri, inspecteur des Finances.

Il paraît avoir amassé une fortune importante, car les fils s'associèrent avec Buloz et lui apportèrent les capitaux nécessaires pour assurer à la *Revue des Deux Mondes* un bon lancement, en 1832 (par l'entremise d'Alexandre Bixio).

Félix était co-directeur de la *Revue de Paris*, et c'est sous son nom que paraissent certaines éditions, notamment les *Œuvres complètes* de George Sand (1837-1841). A la *Revue des Deux Mondes* il était chargé également des relations extérieures. On l'appelait « le juge de paix de la Revue ».

L'association fut rompue en 1845, car les frères Bonnaire voulaient « vendre » la *Revue* au ministère : à ce moment Buloz créa une société par actions pour racheter leur part. (M.-L. Pailleron, *François Buloz et ses amis*, I, pp. 92-94, II, p. 21).

Nous n'avons pu retrouver les dates de naissance et de décès de Félix ; nous savons seulement qu'il s'est marié à Paris le 20 janvier 1848 avec Claudine-Pierrette Nicot ; dans l'acte il est qualifié de journaliste (*Arch. Seine*, État civil reconstitué).

BOUCAIRAN (Jules). — 506, 552, 573, 603, 731, 735<sup>D</sup>, 738, 741, 743, 745, 757, 765, 772, 774<sup>D</sup>, 781, 789, 797, 802, 819, 823, 825, 825 bis<sup>D</sup>, 865, 898, 903, 908, 913, 917<sup>D</sup>, 922, 939.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOULÉ (Auguste). — 880.

Sans être totalement affirmatif, nous croyons pouvoir identifier ce correspondant avec Louis-Auguste-Désiré Boulé, auteur dramatique, né le 1<sup>er</sup> septembre 1799, mort en 1865, qui fit, seul ou en collaboration, de nombreux drames « noirs » : *le Facteur ou la justice des hommes* (1835, cent représentations à l'Ambigu-Comique), *la Tache de sang* (1835), *l'Honneur de ma mère* (1837) etc.

BOURGOING (Jean-Joseph). — 872.

Jean-Joseph Bourgoing fut directeur des Contributions Indirectes à La Châtre de 1833 à 1838, à Roanne de 1839 à 1841, à Vienne de 1842 à 1847. Pendant son séjour à La Châtre, Bourgoing et sa femme, Jeanne-Rose-Marie Petit dite Rozanne, beaucoup plus jeune que lui, lièrent connaissance avec les Dudevant et furent bientôt des familiers de Nohant.

Il fut cité comme témoin au procès de séparation en janvier 1836 (L. Vincent, *G. S. et le Berry*, pp. 226-227).

Né à Saint-Hippolyte (Gard) vers 1780, il est mort à Vienne (Isère) le 18 mai 1848.

BULOZ (François). — 549, 558, 569, 588, 610, 613, 617, 626, 630, 637, 648, 655, 677, 704, 708, 709, 710, 714, 718, 719, 722, 723, 724, 727, 728, 737<sup>D</sup>, 742, 748, 753, 769, 777, 783, 784, 787, 795, 799, 803, 827, 828, 835, 843, 844, 847, 851, 856, 857, 858, 859, 860, 863, 879, 888, 900, 907, 909, 911, 912, 918, 919, 925, 931, 945, 951.

Né à Vulbens (Savoie) le 20 septembre 1803, ce fils de modestes cultivateurs vient à Paris, y fait quelques études vite arrêtées, avant de devenir correcteur d'imprimerie.

D'une petite revue moribonde, il fera, en s'associant avec les frères Bonnaire, la *Revue des Deux Mondes*, qui sera une remarquable affaire grâce au don qu'avait son directeur de découvrir des talents. Il sera bientôt une puissance, littéraire et politique : propriétaire de la *Revue de Paris*, concurrente qu'il achète pour la laisser mourir, commissaire royal du Théâtre français (de 1838 à 1848), il joue un rôle considérable pendant quarante ans, faisant les réputations, les académiciens et les ministères.

Ayant attiré George Sand dès 1832, il publiera d'elle de nombreux romans. Une longue brouille (de 1842 à 1857) les sépara, mais la collaboration reprit très assidue jusqu'à la mort de la romancière, qui ne donnera pas à la *Revue* moins de

35 romans, et d'innombrables contes, nouvelles, articles, comédies, récits de voyage.

Buloz mourra chargé d'honneurs à Paris le 12 janvier 1877 (cf. les souvenirs de M.-L. Pailleron, sa petite-fille, *François Buloz et ses amis*, 4 vol., et une pénétrante étude de M. Jean Pommier dans *Les Annales-Conférencias* de septembre 1959). Voir aussi *Hist. Vie*, IX, pp. 44-46.

CANEL (Urbain). — 567, 599, 702.

On ne sait rien de la naissance ni de la mort de cet éditeur, un des plus connus cependant de l'époque romantique. Il publia des ouvrages de Balzac, Chasles, Émile Deschamps, Victor Hugo, Delphine Gay, Lamartine, Latouche, Musset, Nodier, Stendhal, Vigny etc., sans compter tous ceux qu'accueillirent les *Annales romantiques* et d'autres recueils comme *Les Heures du soir* (où G. S. donnera *Lavinia*) et *le Livre rose* (qui publiera *Garnier*, autre nouvelle de G. S.).

Plein de goût, aimant la poésie et les poètes, voulant « aimer ce qu'il publiait » il ne s'enrichit pas, au contraire, car « dévoré par les vers » il fit de mauvaises affaires et dut abandonner sa maison.

Il avait été en 1825 l'associé de Balzac pour l'édition des œuvres complètes (éditions compactes, en un volume) de Molière et de La Fontaine, publications qui furent des échecs. On le trouve souvent associé avec d'autres éditeurs : Gosselin, Levavasseur.

Il avait épousé le 20 août 1828 Marie-Louise Anna Rooch. D'après Edmond Werdet, *Souvenirs de la vie littéraire* (E. Dentu, 1879), Urbain Canel devint teneur de livres dans une grande maison de commerce.

Voir dans la *Correspondance de Balzac*, t. I et II (éd. Roger Pierrot, classiques Garnier) de très nombreuses lettres de Balzac à Canel et de Canel à Balzac.

CHARLIER (Louis-Victor). — 673, 678, 696.

Victor Charlier, né à Port-Nord-Ouest (île Maurice) le 10 novembre 1803, a collaboré au *Journal des Débats*, à la *Revue des Deux Mondes* pour des articles d'économie politique.

Maître de forges, il sera élu député le 29 février 1852, comme candidat gouvernemental, mais, pas assez docile, se verra refuser l'investiture et sera battu le 22 juin 1857.

La date de sa mort paraît ignorée.

CHATEAUBRIAND (François-René de). — 688.

Est-il nécessaire de présenter René? Né à St-Malo le 4 septembre 1768, Chateaubriand, dont G. S. a lu le *Génie du Christianisme* à seize ans (cf. tome I, p. 82 n.) est, au moment où G. S. s'élève sur l'horizon littéraire, un peu sur son déclin mais entouré d'une auréole.

Il saluera avec une admiration non feinte le jeune talent de l'auteur de *Valentine*, mais ne laissera pas de fustiger ses mœurs avec des expressions qui nous interloquent un peu (*Vie de Rancé*, livre 1<sup>er</sup>, et *Mémoires d'outre-tombe*, 4<sup>e</sup> partie, Livre onzième, 7).

Il semble qu'une seule entrevue ait mis face à face l'enchanteur vieillissant et l'auteur de *Lélia*; en présence d'un tiers, le vicomte de La Rochefoucauld, qui l'a racontée à sa manière, comme a fait Chateaubriand, mais leur manière n'est pas la même.

Plus tard, G. S. se montre assez sévère pour la pose et les ornements dont René a drapé sa propre statue dans les *Mémoires d'outre-tombe*, avant de mourir à Paris, le 4 juillet 1848. Sur leurs rapports, cf. *Bulletin de la Société Chateaubriand* n<sup>o</sup> 5, 1961, article de Pierre Reboul, et la lettre n<sup>o</sup> 616.

CHATIRON (Émilie Devilleneuve, Mme Hippolyte). — 840.

Marguerite, Émilie Devilleneuve (ou de Villeneuve) fille de Charles et de Thérèse Debize, épousa Hippolyte Chatiron à l'église St-Étienne-du-Mont à Paris le 22 mars 1823.

Elle était née à Issoudun vers 1793 (si nous en croyons son acte de décès, mais nous n'avons pu retrouver trace de l'acte de naissance).

Elle est décédée à Montgivray (Indre) le 19 février 1870, ayant mené auprès de son bruyant époux une vie fort effacée, et laissant une fille, Léontine.

Cf. *Hist. Vie*, X, pp. 211 et 242.

CHATIRON (Hippolyte). — 756, 780, 845, 876, 928.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHATIRON (Léontine). — 488.

Née à Montgivray (Indre) le 7 août 1823, Marie-Léontine Chatiron, nièce de George Sand, épousera le 27 février 1843 Théophile Simonnet, avoué, qui la laissera veuve en 1852 avec trois fils : René, Edme et Albert.

Elle mourra le 20 février 1900 à Bourges.

Cf. *Hist. Vie*, pp. 211 et 242.

COHEN (Hermann). — 952.

Lorsque George Sand le connut, le jeune Hermann Cohen, né à Hambourg (Allemagne) le 10 novembre 1820, était un petit prodige musical, élève de Liszt, qui l'aimait beaucoup, et qu'il accompagnait partout; nous le retrouverons en Suisse en 1836 avec le couple Liszt-d'Agoult. Un peu plus tard, il tomba dans la débauche (souvent en compagnie de Musset). Puis, se convertissant au christianisme, il fut baptisé le 28 août 1847, ordonné prêtre le 19 avril 1851. De l'ordre des Carmes déchaussés, sous le nom de Père Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement, il sera un extraordinaire convertisseur.

Il mourra le 20 janvier 1871 de la petite vérole à Spandau où il soignait des blessés français.

G. S. appellera souvent du nom de Puzzi (ou encore : Le rat) l'adolescent aux longs cheveux, déjà grand pianiste en 1835. Cf. Abbé Charles Sylvain, *Vie du R. P. Hermann, en religion Augustin-Marie du T. S. Sacrement*, Oudin, 1881; et *Dix ans chez Alfred de Musset*, par Mme Martellet, Chamuel, 1899, p. 137.

COLMETZ (Eugénie). — 943, 950.

La *Revue des Deux Mondes* n'ayant rien publié d'Eugénie Colmetz, dont le nom est absent du catalogue de la Bibliothèque Nationale, et des recueils et keepsakes de l'époque, il ne nous a pas été possible de trouver trace de cette « femme de lettres », vis-à-vis de laquelle G. S., on l'a vu, tient prudemment ses distances.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS.

N... , ami. — 864.

N... , éditeur. — 509.

DAVID (D'ANGERS) (Pierre-Jean). — 657.

Le statuaire Pierre-Jean David, né à Angers le 12 mars 1788, a été l'objet d'une admiration excessive, puis d'un discrédit qui ne l'est pas moins. Sa sculpture qui se veut expressive est souvent grandiloquente. En dehors de ses grandes statues, il s'attacha à être le portraitiste de son époque, et il n'est guère de célébrité, française ou étrangère, dont il n'ait fait le buste ou le médaillon, ou les deux, de Paganini à Walter Scott, de Goethe à Robespierre, de Musset (un des meilleurs) à George Sand (un des moins bons).

G. S. et lui n'ont eu semble-t-il de relations qu'à l'occasion du

médaille fait en 1833. Cependant ils auraient dû s'entendre, car David était romantique et jacobin. Dans ses *Carnets* on ne trouve pas d'allusions aux conversations qu'ils purent tenir pendant les séances de pose.

David mourut à Paris le 5 janvier 1856.

DECERFZ (Laure) : voir FLEURY (Mme Alphonse).

DECAZES (Élie, duc). — 941.

Élie Decazes, né à Saint-Martin-de-Laye (Gironde) le 28 septembre 1780, d'une famille de robe, commença sa carrière comme avocat à Libourne, puis devint juge au tribunal de la Seine, et conseiller de Louis Bonaparte, roi de Hollande. On le retrouve secrétaire des commandements de l'Impératrice en 1811. Rallié aux Bourbons en 1814, son attitude très ferme aux Cent-Jours lui valut une carrière éclatante et la faveur complète de Louis XVIII. Préfet de police, puis ministre de la Police, puis ministre de l'Intérieur, il exerça une influence modératrice, mais les ultras finirent par obtenir sa disgrâce, à l'occasion de l'assassinat du duc de Berry par Louvel (1820).

Quelque temps ambassadeur à Londres, Decazes, qui avait été créé comte, puis duc par Louis XVIII, s'occupa d'agriculture et d'industrie (il fonda les forges de Decazeville), tout en siégeant à la Chambre des pairs (il en est en 1835 le Grand-Référendaire, fonctions qu'il exerça de 1834 à 1848).

Il mourra le 24 octobre 1860.

DELACROIX (Eugène). — 850, 852.

Né à Charenton Saint-Maurice le 7 floréal an VI (26 avril 1798), Delacroix, le grand peintre romantique, qui en littérature n'aimait guère que les classiques, a fait un premier portrait de G. S. pour la *Revue des Deux Mondes* en 1834.

D'autres suivront dont un très célèbre (*G. S. écoutant Chopin*). Des relations amicales s'établiront entre la romancière et le peintre qui fit à Nohant plusieurs séjours et dont Maurice Dudevant fut l'élève.

G. S. a écrit sur Delacroix des pages qui le mettent très haut (*Hist. Vie*, IX, pp. 165-185. Voir aussi dans *Impressions et Souvenirs*, pp. 72-90, la transcription d'une conversation entre G. S., Delacroix et Chopin).

Delacroix meurt à Paris le 13 août 1863.

DELA TOUCHE : Voir LATOUCHE (H. de).

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes, dame Valmore, dite). — 890.

Fille d'un peintre en armoiries ruiné par la Révolution, Marceline Desbordes, née à Douai le 20 juin 1786, connaîtra une vie pleine de traverses. Elle fit du théâtre pour commencer, joua avec quelque succès des opéras-comiques. Mais un amant survint (Latouche) puis un enfant (juin 1810) et toute sa vie en fut changée. L'amant l'abandonne, elle remonte sur les planches comme actrice, car son roman douloureux lui a fait perdre la voix, l'enfant meurt en 1816 à Bruxelles. Elle épouse en 1817 un acteur médiocre, François-Prosper Lanchantin dit Valmore. Tournées de province, vie grise et pauvre, greniers glacés, enfants malades, telle serait désormais sa vie si le don d'effusion poétique ne lui était donné en même temps que celui des larmes. Grand poète, et non *poeta minor*, comme l'a dit Sainte-Beuve, Marceline-Desbordes-Valmore a trop écrit pour qu'il n'y ait pas quelque rebut (par excès de mignardise) dans son œuvre, mais le reste a un accent qui ne trompe pas.

Elle est morte le 23 juillet 1859 à Paris.

Cf. Jacques Boulenger, *Marceline Desbordes-Valmore*, Plon, 1926, et sur ses relations avec G. S., cf. Georges Lubin, *George et Marceline, Nouvelles littéraires*, 25 juin 1959.

DIDIER (Charles). — 615<sup>D</sup>, 686<sup>D</sup>, 691<sup>D</sup>.

Charles-Emmanuel-Nicolas, dit Charles Didier, naît à Genève le 15 septembre 1805, fils naturel. Sa mère, Henriette Louise Nicolas, est gouvernante; le père, avoué, ne l'épousa pas et ne reconnut ni Charles ni ses sœurs. Tenté par la littérature, Charles écrit de mauvais vers. Venu à Paris en 1830, il est accueilli avec cordialité par Béranger, Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Sainte-Beuve. Il place des articles, écrit son meilleur roman, *Rome souterraine*, qui a du succès (8 éditions en français).

Présenté à G. S. par Hortense Allart le 2 février 1833, il en devint amoureux. Mais c'est seulement en avril 1836 qu'elle sera sa maîtresse. Liaison accidentée, pleine de dissentiments, de brouilles et de réconciliations, dont l'histoire a été faite par John Sellards (*Charles Didier*, Librairie ancienne Honoré Champion, 1933, chapitre III). Voir aussi Maurice Regard, *George Sand et Charles Didier* dans *Revue des Sciences humaines*, oct.-déc. 1959, pp. 465-494, où est rassemblé tout ce qui se rapporte à G. S. dans le *Journal de Didier*. G. S. habita quelque

temps chez lui rue du Regard, en 1836, ce qui fit beaucoup jaser.

Dans *Hist. Vie*, (IX, pp. 229-233), on lira des pages clairvoyantes sur cet écrivain qui termina une vie pleine de déceptions en se suicidant dans la nuit du 7 au 8 mars 1864 (à Paris).

DORVAL (Marie). — 578, 584, 585, 587, 592, 593, 594, 601, 602, 607, 614, 622, 624, 640, 649, 671, 861, 892, 895.

Marie-Thomase-Amélie Delauncy naquit hors mariage le 18 nivôse an VI (6 janvier 1798) à Lorient où ses parents jouaient dans une troupe théâtrale nomade. Elle sera elle aussi actrice, une étonnante actrice qui brûla les planches et la vie par tous les bouts.

A quinze ans elle épousa un médiocre acteur nommé Allan dit Dorval; veuve très tôt, il ne lui resta de lui que son nom. Ses premiers triomphes lui vinrent dans le mélodrame de Victor Ducange et Dinaux, *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Pathétique et naturelle à la fois, elle est dès lors sacrée grande actrice du boulevard. Elle épouse en 1829 Jean-Toussaint Merle, journaliste, auteur de pièces, royaliste bon teint, et mari discret.

On connaît le plus célèbre de ses amants, Alfred de Vigny. Il y en eut d'autres.

G. S. fait sa connaissance en janvier 1833. Leur amitié, très intime, a suscité beaucoup de commentaires.

La fin de sa carrière sera navrante. La misère, la déchéance des actrices vieillies qui ne jouent plus que des pannes, les chagrins familiaux; elle aura connu bien des jours amers. La mort d'un petit-fils adoré l'acheva. Elle mourra le 20 mai 1849 à Paris.

G. S. lui a consacré un chapitre tout vibrant dans *Hist. Vie* (IX, pp. 120-164).

DORVILLE (Julie). — 758<sup>D</sup>, 771 bis<sup>D</sup>.

Nous n'avons sur cette bonne de George Sand que les renseignements tirés de la correspondance de celle-ci. Cf. notamment p. 533, n. 1.

DUDEVANT (Casimir.) — 476, 483, 491, 494, 499, 548, 635, 721, 725, 726, 729, 734<sup>D</sup>, 754, 766, 800, 807, 813, 848.

Cf. notice, t. I, p. 1003.

DUDEVANT (Maurice). — 447, 470, 476, 477, 479, 482, 484, 487, 488, 489, 490, 493, 495, 498, 500, 504, 507, 540, 547, 550, 553, 559, 564, 572, 586, 597, 732, 736 bis<sup>D</sup>, 740, 770, 786, 805,

867, 869, 870, 871, 893, 894, 904, 915, 920, 923, 929, 932, 948, 949, 954.

Cf. notice, t. I. p. 1004.

DUDEVANT (Solange). — 779, 806.

Née à Nohant le 13 septembre 1828, Gabrielle-Solange Dudevant aura une vie agitée dont nous verrons le déroulement accidenté à travers la correspondance de sa mère.

On a beaucoup épilogué sur sa naissance. Qui est son père véritable? Dans le tome I de cette *Correspondance*, on a pu voir que Mme Dudevant est à Paris au début de décembre 1827 consultant médecin sur médecin, mais voyant beaucoup Stéphane de Grandsagne, parlant de Stéphane dans chacune de ses lettres ou presque, reculant sans cesse son départ sous divers prétextes (consultations, amygdales, absence de place aux diligences, etc.). Et le 13 septembre 1828, naît une petite fille à Nohant.

D'autres éléments de preuve sont rapportés dans les ouvrages de L. Vincent (*George Sand et le Berry*, pp. 119 sqq) et d'André Maurois (*Lélia ou la vie de George Sand*, pp. 532-534).

Mariée le 19 mai 1847 à Auguste-Jean-Baptiste Clésinger, sculpteur, Solange se séparera de lui au bout de quelques années, après avoir eu et perdu deux enfants.

Elle s'essayera à écrire, sans persévérance, publiera deux romans médiocres, et mourra à Paris le 17 mars 1899, de l'influenza.

(Voir Georges d'Heylli, *la Fille de George Sand*, Paris, H. C., 1900; S. Rocheblave, *George Sand et sa fille*, Calmann-Lévy, 1905).

DUPIN (Antoinette Rebut, Mme Antoine). — 598, 938.

Née à Lyon le 8 fructidor an IX (26 août 1801) et non en 1804 comme on l'a dit, fille de marchands, Antoinette Rebut n'a laissé que des traces difficiles à suivre. Le plus clair de sa biographie a été donné par elle (*Biographie des femmes auteurs contemporaines*, Armand-Aubré, 1837).

Elle avait épousé un libraire, Antoine-Marie Dupin, né à Lyon en 1785, qui dut fermer boutique. A cet ancien soldat des armées impériales, l'administration de la Restauration refusa obstinément d'accorder le brevet nécessaire à l'exercice de la profession. Le ménage vint à Paris, avec trois petites filles, le 21 juillet 1832. Le mari obtint un emploi aux Invalides, la femme écrivit quelques romans (*Cynodie*, 1833, *Marguerite*,

1836, *Comment tout finit*, 1838) des nouvelles, des études littéraires. (Il est curieux de noter qu'au catalogue de la Bibliothèque Nationale ses ouvrages figurent inexplicablement sous le nom de Dupin Aurore.)

Malgré la protection de Mme Récamier, de Ballanche, de Sénancour, de Liszt, de Sainte-Beuve, etc., elle ne réussit pas à percer. Son autobiographie la montre modeste, courageuse, un peu puérile. « Une femme remarquable dont la vie littéraire fut aussi une lutte cruelle, soutenue avec un grand courage. Énergique et sincère, elle avait dans le caractère de l'originalité, dans l'âme de la grandeur », a dit d'elle Virginie de Sénancour.

On lui reprochait d'imiter Sénancour, George Sand, et à l'occasion le Sainte-Beuve de *Volupté* (*R. D. M.*, 15 décembre 1836).

DUPIN (Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde, Mme Maurice).  
448, 461, 472, 473, 478, 515, 565, 618, 629, 730, 736<sup>D</sup>, 739,  
785, 910.  
Cf. notice, t. I, p. 1006.

DUPUIS (Ferdinand). — 869 bis<sup>D</sup>.

Peintre et professeur de dessin au collège Henri-IV; il a exposé aux Salons de 1831 et de 1835 (Bellier et Auvray, *Dictionnaire des Artistes de l'École française*, 1882, t. 1).

Il ne faut pas le confondre avec Alexandre Dupuis, également professeur mais au collège de Saint-Louis, inventeur d'une méthode pour l'enseignement du dessin approuvée par le Conseil Royal de l'instruction publique et qu'une circulaire ministérielle de Guizot, en date du 7 juin 1834, avait recommandée aux recteurs. Peut-être étaient-ils frères : dans une brochure, *Enseignement du dessin. Méthode A. Dupuis*, Impr. Herhan et Bimont, rue du Caire 32 [1836], p. 12, on trouve aussi le nom de Ferdinand Dupuis.

Maurice avait « croqué » son professeur (cf. André Maurois, *Lélia ou la vie de George Sand*, édition du Club du Meilleur Livre).

DUPUY (Henri ou Ernest). — 501, 508, 542, 563, 600, 644, 664,  
741 bis<sup>D</sup>.

Jacques-Henri Dupuy, né à Jarnac le 5 pluviôse an VI (23 janvier 1798) fut d'abord docteur en médecine, mais il abandonna cette profession pour cause de surdité et s'orienta vers l'imprimerie et l'édition. Breveté imprimeur le 5 juillet

1831 en remplacement de Joseph Tastu, il démissionna le 18 septembre 1839.

De George Sand il avait publié : en 1832 *Indiana* (avec Roret), *Valentine* (avec Tenré); en 1833, *Lélia* (avec Tenré), et la seconde édition de *Rose et Blanche*.

Par un mystère que nous ne nous expliquons pas, les contrats avec G. S. sont signés Ernest, et G. S. adresse certaines lettres à Ernest, alors que sur le titre des volumes on lit toujours Henri Dupuy. Y avait-il deux frères associés? Le brevet est au nom d'Henri (*Arch. Nat.*, F<sup>18</sup>-1759).

Henri Dupuy est mort à Jarnac le 1<sup>er</sup> février 1840.

DURIS-DUFRESNE (François). — 536, 537.

Cf. notice, t. I, p. 1007.

DUTEIL, DUTHEIL : voir POURADIER-DUTEIL.

DUVERNET (Charles). — 458, 474, 486, 503, 656, 690, 838, 946.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

FLEURY (Alphonse). — 733, 793, 834.

Pierre-Louis *Alphonse* Fleury, né à La Châtre le 1<sup>er</sup> septembre 1809, fils d'un officier de cuirassiers, connu Aurore Dudevant de bonne heure et épousa une de ses amies Laure Decerfz. Avoué, avocat, puis directeur d'une banque locale, il se lança dans la politique, fut élu représentant du peuple le 23 avril 1848, échoua à la Législative, fut commissaire de la République dans l'Indre ce qui lui valut en 1852 d'être arrêté puis exilé. Il rentra en France à l'amnésie de 1859, exerça à Paris des emplois honorables mais obscurs, et fut de septembre 1870 au 20 mars 1871 préfet de la Loire-Inférieure. Il est mort à Paris le 20 août 1877, laissant deux filles, Nancy et Valentine, dont la première était la filleule de G. S.

G. S., qui le surnommait *le Gaulois*, entretenait avec lui et les siens une correspondance qui n'a pas toute été retrouvée. Elle parle de lui dans plusieurs chapitres d'*Hist. I<sup>ie</sup>*, notamment V, pp. 151-152, X, pp. 27-32.

FLEURY (Laure Decerfz, Mme Alphonse). — 480, 496, 505, 616, 717, 793, 809, 854.

Cf. notice, t. I, p. 1002 (au nom de Decerfz).

FOURNIER (Hippolyte). — 551, 566, 575, 577, 580.

Jean-Hippolyte Fournier, dit Fournier jeune, est né à Tours le 6 germinal an XII (27 mars 1804). Breveté libraire le 6 mai 1828, il édita en particulier plusieurs ouvrages de Mérimée. Son frère Henri (1790-1888) était imprimeur dans la même rue de Seine.

G. S. n'a été en relations avec Fournier jeune qu'à l'occasion de sa collaboration au recueil *Le Salmigondis*. C'est lui qui lui présente Mérimée.

On perd la trace de Fournier jeune après 1842 (cf. Maurice Parturier, *Correspondance générale de Mérimée*, 2<sup>e</sup> série, t. IX, p. 199).

FRÉMY (Arnould). — 662.

Né le 17 juillet 1809, Arnould Frémy, fils d'un professeur de chimie de l'école de Saint-Cyr, commença par entrer dans la carrière du professorat, tout en écrivant des romans : *Elfride* (Gosselin 1833), *les Deux Anges* (Gosselin 1833) *Une fête de salon* (A. Dupont, 1836), etc. Mais il écrivait aussi des articles, et dans des journaux jugés incompatibles avec la dignité d'un professeur suppléant de littérature française à la Faculté de Lyon, ce qui le fit destituer.

Redevenu professeur suppléant à la Faculté de Strasbourg en 1847, il démissionna en 1848 et se consacra uniquement à la littérature et au journalisme (*Revue de Paris*, *Revue britannique*, *Le Siècle*, *Le Peuple*, *Le Charivari* etc.).

Ami de Stendhal qu'il a mis en scène dans *la Chasse aux Fantômes* (1838), il a signé avec Balzac une *Physiologie du rentier de Paris et de province* (Martinon, 1841), mais on ne saurait dire que ce fut une véritable collaboration.

En 1848, on le vit tâter de la politique : il fut vice-président du club Blanqui.

Ses relations avec G. S. demeurent assez mystérieuses : elles n'ont laissé d'autre trace que la lettre cinglante du 14 juillet 1833, et une brève allusion dans le *Journal intime* (p. 33). C'est sans doute par l'intermédiaire de Latouche qu'elle avait fait sa connaissance : voir H. Monnier, *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme*, II, p. 96.

Nous ignorons la date de son décès, postérieure en tout cas à 1870.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Étienne). — 944.

Le grand naturaliste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, né à

Étampes le 15 avril 1772, élève de l'abbé Haüy et de Daubenton, a créé la zoologie moderne. Dès l'âge de 22 ans, il ouvrit au Museum le premier cours de cette science et fut l'organisateur de la Ménagerie. Il fit partie de l'expédition d'Égypte au titre de savant. Ses travaux scientifiques innombrables sont caractérisés par des vues originales : un véritable génie lui a permis de tirer, des observations de détail où d'autres s'en-gluent, des théories extraordinairement fertiles, à la base desquelles on trouve une idée fondamentale : l'unité de composition organique, qui rompait avec la classification lin-néenne.

Nous le verrons rechercher la collaboration de G. S. pour exposer au grand public les idées qui lui étaient chères. Il aura plus de succès avec Balzac.

Quand il mourra, le 19 juin 1844 à Paris, il était aveugle depuis quatre ans.

G. S. sera en relations avec son fils Isidore, savant estimable lui aussi, et sa fille Stéphanic.

GIRERD (Frédéric). — 947.

Né à Saint-Héand (Loire) le 4 fructidor an IX (23 août 1801), mort à Château-Chinon (Nièvre) le 28 août 1859, Frédéric Girerd, avocat, et juge suppléant à Nevers, républicain ami de Michel de Bourges, fait la connaissance de G. S. à Paris en mai 1835, au temps du procès monstre. Il avait épousé Marie-Anne-Élisabeth, dite Anna Bonabeau (1807-1871), fille d'un avoué de Nevers.

En février 1848, il sera commissaire de la République de son département; fonctions dont il s'acquitte avec modération. Aux élections du 23 avril, il obtint 60 000 voix, mais ne fut pas réélu le 13 mai 1849 à l'Assemblée législative.

G. S. l'a pris pour confident au moment de ses amours avec Michel. Plus tard de nouveaux liens leur seront créés par le mariage de Cyprien Girerd, fils de Frédéric, avec Berthe, la fille de Charles Duvernet.

GOSSELIN (Charles). — 561, 562, 689, 751.

Installé au Palais Royal, puis 9, rue St-Germain-des-Prés, gendre de l'imprimeur de Tours, Charles-Mathieu Mame, Charles Gosselin a été un des grands éditeurs de l'époque romantique. Il a publié Lamartine, Hugo, Vigny, Balzac, etc. Breveté du 23 avril 1823, il a démissionné le 12 août 1857.

Peu commode en affaires, il semble que ses rapports avec les auteurs n'aient pas toujours été sans aigreur.

De G. S., il ne publiera que des rééditions : *Indiana* (3<sup>e</sup> éd.) et *Valentine* (2<sup>e</sup> éd.) en 1833, dont la vente ne fut pas très active. Lorsque Buloz voudra lancer une collection des *Œuvres complètes* de G. S., Gosselin fera des difficultés et exigera le rachat des invendus.

GUÉROULT (Adolphe). — 681, 697, 705, 833, 901, 916, 924, 935.

Né à Radepont (Eure) le 29 janvier 1810, fils d'un filateur, saint-simonien convaincu, il collabora à divers journaux (*Le Globe*, le *Journal des Débats*) avant d'être envoyé par Guizot comme consul au Mexique, puis à Jassy (Moldavie). Destitué en 1848, il rentra en France et reprit sa plume de journaliste (*La République*, *Le Crédit*, *L'Industrie*, *La Presse* dont il fut rédacteur en chef, *L'Opinion nationale* qu'il fonda en 1859). Élu député de la Seine en 1863, non réélu en 1869, il mourut à Vichy le 21 juillet 1872, laissant quelques ouvrages de politique, et surtout d'économie politique.

Ses relations avec G. S., commencées en 1833, connaîtront semble-t-il une éclipse entre 1836 et 1858, mais reprendront, amicales, jusqu'à la mort de Guérault.

HEINE (Henri). — 874.

Né à Dusseldorf (Allemagne) le 13 décembre 1797, Henri Heine, le grand poète allemand, après avoir publié les *Reisebilder*, le *Buch der Lieder*, était venu vivre en France en 1831, comme correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. Esprit étincelant, curieux, paradoxal, écrivain mordant et spirituel il avait séduit beaucoup d'écrivains français. C'est en 1835 qu'il fait la connaissance de G. S. Leurs relations furent vite sur un pied de « camaraderie » avec une pointe de coquetterie galante de la part de Heine. Par badinage, ils s'étaient inventé un cousinage factice.

Heine a consacré à G. S., dans *Lutèce*, quelques pages pénétrantes et flatteuses, non exemptes de quelques erreurs (éd. Michel Lévy, 1855, pp. 35-57).

Sur leurs relations, Friedrich Hirth a accumulé des sottises de taille dans son livre *Heinrich Heine und seine Französischen Freunde*, Mainz, 1949, chap. XIV. C'est du roman, non de l'histoire littéraire.

Heine mourra à Paris le 17 février 1856.

Cf. Joseph Dresch, *Heine à Paris (1831-1856)*, Paris, Didier, 1956.

HENNEQUIN (Antoine-Louis-Marie). — 878.

Né à Monceaux (Paris) le 22 avril 1786, Hennequin est un des plus célèbres avocats et juristes de la Restauration. Il se signala comme défenseur dans de nombreuses causes royalistes : de Peyronnet, le ministre de Charles X, le complot de la rue des Prouvaires, les insurgés de l'Ouest en 1832, la duchesse de Berry. Il fut nommé député du Nord en 1834.

G. S. fut à la fois sa locataire et sa cliente : il était propriétaire du n° 19 du quai Malaquais (cf. p. 939, Note sur les domiciles parisiens de G. S.) Elle le consultera dans l'affaire de la séparation avec son mari en 1836 et 1837.

Il était l'auteur de plusieurs traités de droit.

Il meurt le 10 février 1840.

LADVOCAT (Charles). — 609.

Très curieuse figure de l'édition romantique, l'élégant, le fashionable Ladvoctat, né en 1790, dirigea sa maison avec un style très particulier, qui le conduisit à la banqueroute, mais après avoir fait beaucoup de bruit dans le monde littéraire et inscrit dans ses catalogues quelques noms prestigieux. Il couvrait d'or ses auteurs qui s'appelaient Chateaubriand, Delavigne, Nodier, Hugo, Marceline Desbordes-Valmore, Villemain.

Installé d'abord au Palais-Royal, il alla ensuite quai Voltaire en 1830. Lors de sa banqueroute de 1831, ses auteurs — et d'autres — voulurent le sauver, et lui firent le don gracieux d'articles, poèmes, contes, afin qu'il les publiât dans son recueil *Paris ou le Livre des Cent-et-Un*, dont il fit paraître de 1831 à 1834 15 volumes mais sans réussir à se relever.

Il mourut à Paris le 6 septembre 1854.

LA ROCHEFOUCAULD (Sosthènes, vicomte de, plus tard duc de Doudeauville). — 568, 576, 581, 620, 627, 692, 695, 699, 700, 746, 759, 790<sup>D</sup>, 801, 836, 942.

Le vicomte Louis-François Sosthènes de La Rochefoucauld, né à Paris le 19 février 1785, a joué sous la Restauration un certain rôle politique, qu'il eût désiré moins restreint. Légaliste, assez ultra pour avoir proposé la décapitation de la colonne Vendôme (avant Courbet), et l'établissement des

cérémonies expiatoires du 21 janvier, il fut appelé par Charles X à la Direction des Beaux-Arts. Il s'y signala par des mesures pudibondes qui lui valurent les brocards de la presse et particulièrement des petits journaux : allongement des robes des danscuses, séparation rigoureuse des loges d'artistes, hommes et femmes, à l'Opéra, feuilles de vigne sur les nudités des statues, etc.

Il a laissé des *Mémoires* qu'on ne lit pas assez : non qu'ils brillent par l'art de la composition, mais on y trouve des renseignements utiles sur nombre de personnages de l'époque. De lui aussi des *Esquisses et Portraits* (Paris, Léautéy. 1844, 3 volumes in-8<sup>o</sup>, le portrait de Georges S\*\*\* est au tome I<sup>er</sup>, pp. 315-324).

C'est Latouche, dont il était le voisin à Aulnay, qui l'avait présenté à G. S. (*Hist. Vie*, IX, p. 46). Sur leurs relations, voir F. Ségu, *H. de Latouche et son intervention dans les arts*, (« Les Belles Lettres » 1931, pp. 93-98).

Il mourut à Paris le 5 octobre 1864, ayant depuis longtemps renoncé à convertir l'auteur de *Lélia*.

LATOUCHE (H. de). — 471, 497, 534<sup>D</sup>, 936.

Cf. notice, t. I, p. 1010.

LISZT (Franz). — 841, 842, 862, 882, 883, 897<sup>D</sup>, 914<sup>D</sup>, 930, 937.

Né à Raiding (Hongrie) le 22 octobre 1811, Liszt, enfant prodige, donne des concerts à l'âge de 9 ans. Venu à Paris en 1823, il y connut des triomphes. Pianiste d'une habileté prodigieuse (il mérita plus tard le nom de Paganini du piano), mais aussi compositeur, il a laissé des symphonies, des Messes etc, etc.

Son aventure avec la comtesse d'Agoult, avec laquelle il ira vivre à Genève et en Italie, fit grand bruit. Partagé entre la musique, l'amour, les accès de dévotion, Liszt fut vraiment une figure hors série, passionnément intéressante, très romantique par sa vie heurtée, type même de l'artiste supérieur, affranchi et excentrique.

G. S. fait sa connaissance en 1834, et ressent pour lui une amitié exaltée, une affinité mystique; elle ira en Suisse passer un mois avec Liszt et Marie d'Agoult en 1836, les accueillera à Nohant en 1837, se brouillera avec Marie, conservera des relations — peu fréquentes — avec Liszt. On a dit que ces relations avaient été plus qu'amicales : nous n'en avons trouvé

aucune preuve. Mais qu'ils aient eu du goût l'un pour l'autre, rien n'est plus sûr.

Liszt mourra à Bayreuth le 31 juillet 1886, après avoir reçu les ordres ecclésiastiques (mineurs).

G. S. lui a adressé une des *Lettres d'un voyageur* (la VII<sup>e</sup>), elle a conté leur voyage en Suisse dans la X<sup>e</sup>. Bien d'autres pages de G. S. évoquent le musicien. Celui-ci écrira une *Lettre de Chopin* dans laquelle il sera moins amical pour G. S. qu'on n'eût pu s'y attendre.

MÉRIMÉE (Prosper). — 619, 653, 798<sup>D</sup>.

Fils d'un peintre, Prosper Mérimée, né à Paris le 5 vendémiaire an XII (28 septembre 1803), a mené concurremment trois vies : d'écrivain, d'archéologue et d'épicurien. Ses ouvrages romanesques sont trop connus pour qu'il soit besoin de les citer ici, si ce n'est *la Double Méprise* (1833) que lui inspire sa courte aventure avec G. S.

Il faut y ajouter les relations de ses voyages archéologiques et depuis quelques années la savoureuse correspondance (éditée par Maurice Parturier).

Membre de l'Académie française depuis 1844, sénateur depuis 1853, il s'effondra avec l'Empire et mourut à Cannes le 23 septembre 1870.

Voir : Marquis de Luppé, *Mérimée*, Albin Michel (1945).

MEURE (Charles). — 450, 502, 530, 831, 884, 889, 927.

Cf. notice t. I, p. 1012. Cependant rectifier la date de naissance : 6 germinal an V — 26 mars (et non mai) 1797.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de). — 646<sup>D</sup>, 650, 659<sup>D</sup>, 660, 669<sup>D</sup>, 670<sup>D</sup>, 674<sup>D</sup>, 675<sup>D</sup>, 676<sup>D</sup>, 763, 764, 767, 768, 773, 775, 778, 788, 796, 804<sup>D</sup>, 811, 814<sup>D</sup>, 822<sup>D</sup>, 832<sup>D</sup>, 859, 853<sup>D</sup>, 875, 877, 885, 887, 896, 902<sup>D</sup>.

Nous ne croyons pas indispensable de nous étendre sur Alfred de Musset, né à Paris le 11 décembre 1810, et dont la vie et l'œuvre sont trop connues.

Quand en 1833, jeune et fringant poète déjà glorieux, il rencontre G. S., il ne sait pas que toute sa vie va en être marquée. Leurs œuvres à tous les deux porteront longtemps la trace de quelques mois de passion, déchirements et larmes.

Membre de l'Académie française depuis 1852, Musset mourra à Paris le 2 mai 1857.

MUSSET (Edmée Guyot-Desherbiers, Mme Victor de). — 899.

La mère d'Alfred et Paul de Musset, Edmée-Claudette Guyot-Desherbiers, née à Paris le 14 avril 1780, avait épousé le 10 juillet 1801, Victor-Donatien de Musset-Pathay, dont elle eut cinq enfants.

Figure effacée, on ne la connaît guère qu'à travers ses fils. G. S. la vit au moins une fois, lorsqu'elle lui arracha pour Alfred l'autorisation de partir pour l'Italie, et peut-être en janvier 1835, lorsqu'elle alla soigner son amant malade (cf. lettre N<sup>o</sup> 887).

Sur la fin de sa vie, le poète souffrit, semble-t-il, d'un certain détachement de sa mère. Voir dans *Dix ans chez Alfred de Musset*, par Mme Martellet, pp. 183-189, des lettres de Mme de Musset soulevant ce point douloureux.

NÉRAUD (Jules). — 481<sup>D</sup>, 824.

Né à La Châtre le 17 vendémiaire an IV (9 octobre 1795), Jules Néraud sera un fidèle ami de George Sand. Ayant fait, jeune encore, un voyage à Madagascar et à l'île Bourbon, il en revint avec le surnom de *Malgache* sous lequel G. S. l'a immortalisé dans les *Lettres d'un voyageur*, en traçant de lui un portrait pittoresque autant qu'affectueux. Ses souvenirs manuscrits ont servi à la romancière pour les paysages d'*Indiana* et la nouvelle *Melchior*. Amoureux de la nature et botaniste, il se consacra à sa vocation après avoir été peu de temps adjoint au maire de La Châtre, avocat, puis juge de paix. Il a publié, anonymement, *la Botanique de l'Enfance* (Lausanne, Bridel, 1847), réédité sous son nom après sa mort, sous le titre *Botanique de ma fille* (Hetzl, 1866).

Il fut très amoureux de G. S. qui n'eut pour lui que de l'amitié. Mais cet amour empoisonna son existence conjugale, car Mme Néraud, née Céphise Thabaud de Bellair, était très jalouse. Devenu veuf de bonne heure (1835) il fit des voyages à Alger en 1836, en Suisse en 1841. Sa fille Angèle et son gendre Ernest Périgois seront de grands amis de G. S. jusqu'à la fin.

Jules Néraud mourut à La Châtre le 11 avril 1855.

Cf. Eugène Sallé, *Revue de l'Académie du Centre*, 1951, pp. 4-20, Jean Néraud, *ibid.*, 1960, pp. 54-61, Georges Lubin, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janv.-mars. 1963, pp. 99-103. G. S. a consacré à Jules Néraud plusieurs pages d'*Hist. l'ie* (VIII, pp. 182-183, 200-201, X, pp. 135-136).

PAGELLO (Pietro). — 744, 747, 749, 750, 755, 760, 761, 821.

Né à Castelfranco Veneto (Italie) le 15 juin 1807, le docteur Pagello exerçait à Venise lorsque Musset et G. S. y arrivèrent. Appelé à leur donner des soins, il devint rapidement l'amant de la jeune femme. En août 1834, elle le ramena avec elle à Paris, d'où il repartit bientôt pour Venise.

Il mourra à Bellune le 24 février 1898.

L'ouvrage où l'on trouvera le plus de renseignements sur lui, puisés aux meilleurs sources, est *l'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, par Mlle A. Poli (Armand Colin, 1960).

PAPET (Gustave). — 518, 521, 525, 531, 538, 539, 543, 652, 680, 701, 771, 782, 808, 816, 820, 868, 906, 921.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PAULTRE (Émile). — 514, 522, 526, 545, 631, 633, 636, 794.

Né à Sancoins (Cher) le 19 août 1809, Charles-Émile Paultre, fils de Cyr-Pierre-Vincent, propriétaire agriculteur, et d'Anne Claveau, fit ses études au Collège Royal de Bourges (où il fut le condisciple de Jules Sandeau et d'Émile Regnault) puis à Paris, où il fit son droit en travaillant dans une étude de notaire. C'est à ce moment que G. S. fit sa connaissance.

Notaire à Nevers de 1834 à 1853, il abandonna son étude pour suivre un temps la fortune du banquier Mirès, qui le fit nommer directeur des Houillères de Portes et Sénéchas (Gard), et des usines à gaz de Marseille. Il publia avec Émile Durand un *Code général des Lois françaises* (1860), fonda la *Revue du Notariat*. On connaît encore de lui *Capharnaüm* (Hetzcl, 1868).

En 1870, ayant quitté Paris avant l'investissement pour rentrer à Nevers il en devint maire, et se fit élire député de la Nièvre aux élections du 8 février 1871.

Il est mort à Dampierre (Nièvre) le 29 octobre 1872, laissant deux filles de son mariage, survenu le 4 juin 1839, avec Louise-Victoire-Virginie Gillois.

Nous ne croyons pas que ses relations avec G. S. se soient prolongées au-delà de 1834, lorsque Paultre eut quitté Paris pour Nevers. Elle a dit de lui dans *Hist. Vie*, VIII, pp. 219-220 : « C'est un digne et pur caractère, un esprit sérieux et une intelligence élevée. »

PÉRIGNY (Mme de) : voir TAILLEVIS DE PÉRIGNY.

PICHOT (Amédée). — 527, 574.

Amédée Pichot, né à Arles le 3 novembre 1795, fit d'abord des études de médecine à Montpellier et à Paris. Il ouvrit même un cabinet dans la capitale. Mais comme Sainte-Beuve, il lâcha la médecine pour la littérature, se fit connaître d'abord comme traducteur de Thomas Moore et de Byron. Après des séjours prolongés en Angleterre et en Écosse, il devint rédacteur, puis rédacteur en chef de la *Revue britannique* (novembre 1829). En octobre 1831, il prit la suite de Rabou à la *Revue de Paris*, où il eut de retentissants démêlés avec Balzac.

On lui doit beaucoup d'ouvrages sur l'Angleterre, l'Écosse, leur littérature, des livres d'histoire, des poésies, des romans, beaucoup de traductions.

Il est mort à Paris le 12 février 1877.

Ses relations avec G. S. furent assez brèves : il avait publié d'elle, dans la *Revue de Paris*, *Melchior* et *La Marquise*, avant qu'elle ne s'embarquât sur le navire bulozien. Plus tard ils échangeront quelques rares lettres de politesse.

PLANCHE (Gustave). — 554<sup>D</sup>, 555<sup>D</sup>, 557<sup>D</sup>, 560<sup>D</sup>, 571<sup>D</sup>, 582, 583<sup>D</sup>, 596<sup>D</sup>, 685<sup>D</sup>, 694<sup>D</sup>, 776<sup>D</sup>.

Jean-Baptiste *Gustave* Planche, fils d'un pharmacien, naquit à Paris le 16 février 1808. Comme Sainte-Beuve, comme Pichot, la médecine l'attira d'abord, mais il se consacra à la littérature et à l'art ou plutôt à la critique littéraire et artistique, car il ne fit jamais œuvre de créateur. Homme à systèmes, censeur intransigent et sévère, jugeant au nom de concepts peu élastiques, il fut vite l'adversaire de l'école romantique. Ce qui lui rapporta plus d'ennemis que d'écus.

Collaborateur de *L'Artiste*, du *Globe*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Chronique de Paris* de Balzac pendant la brève existence de cette revue, il a réuni ses articles notamment dans *Portraits littéraires* (Werdet, 1836, 2 vol. in-8°), *Nouveaux portraits littéraires* (Amyot, 1854, 2 vol. in-12), où l'on trouve ceux qu'il a publiés sur les ouvrages de G. S.

Ses relations avec celle-ci sont à la fois littéraires (il la conseille pour *Lélia*, corrige ses épreuves, entre 1833 et 1838), et assez intimes, puisqu'on a pu croire qu'il avait été son amant, sans en apporter de preuve décisive.

Il meurt pauvre et décrié, disons-même haï, le 18 septembre 1857, à Paris.

Sur cette curieuse figure de bohème, lire l'excellente étude de

Maurice Regard, *l'Adversaire des romantiques* (Nouvelles éditions latines, 1955, 2 vol. in-8<sup>o</sup>) et en particulier le chapitre *Autour de George Sand*.

Voir l'opinion de G. S. sur Planche dans *Hist. Vie*, IX, pp. 215-229.

POERIO (Alessandro). — 658, 683, 684.

Alessandro Poerio, né à Naples le 27 août 1802, poète et républicain, s'était enrôlé sous la bannière du général Guglielmo Pepe en 1821. D'où exil, à Florence d'abord. Voyage en Allemagne, où il va voir Gœthe et fréquente les universités. En 1831, il vient à Paris, fréquente le salon de la princesse Belgiojoso : est-ce là qu'il fut présenté à G. S. ? Les lettres que nous avons publiées sont les seules qui aient été retrouvées : il semble bien que leurs relations aient été tôt interrompues. Cependant l'ouvrage que publia anonymement Poerio, quelques années plus tard (*Memorie Liriche*, Didot, 1843), fut envoyé à la romancière.

Blessé pendant l'insurrection de 1848, Poerio mourut à Mestre (Italie) le 27 octobre 1848 ; son portrait coulé dans le bronze, figure via larga Mazzini, à Venise, parmi ceux des héros du Risorgimento.

Voir Benedetto Croce, *Il viaggio in Germania* (Florence, Le Monnier, 1917) ; A. Poli, *Un ami inconnu de George Sand* (*R. L. C.*, avril-juin 1957, p. 269).

POURADIER-DUTEIL (Alexis). — 817, 886<sup>D</sup>, 933, 934, 940.

Cf. notice, t. I, p. 1014, à laquelle il faut apporter la correction suivante : « Il mourra à Bourges le 5 janvier 1852 (et non 1882) comme Président de chambre ».

PYAT (Félix). — 612.

Cf. notice, t. I, p. 1015.

RABOU (Charles). — 541.

Né à Paris le 17 fructidor an XI (4 septembre 1803), Charles-Félix-Simon Rabou, fils d'un commissaire des guerres, d'abord avocat, puis journaliste et romancier fécond, fut collaborateur du *Messager des Chambres*, du *Nouvelliste*, de *La Quotidienne*, de *La Charte de 1830* etc. Il dirigea peu de temps (mars-octobre 1831) la *Revue de Paris*. Il est avec Balzac et Philarète Chasles l'un des auteurs du recueil *Contes bruns par une tête à l'envers*

(1831). C'est à lui que la veuve de Balzac confia le soin de terminer certains des ouvrages que le romancier laissait inachevés (*les Petits Bourgeois*, le *Député d'Arsis*).

Charles Rabou est mort à Paris le 1<sup>er</sup> février 1871.

REGNAULT (Émile). — 449, 451, 452, 453, 454, 455, 457, 459, 460, 462, 463, 464, 466, 467, 469, 513, 516, 519, 523, 524, 528, 532, 533, 544, 546, 604, 605, 632, 643, 715.

Cf. notice, t. I, p. 1015.

REGNAULT (N...). — 791<sup>D</sup>.

Nous n'avons aucun renseignement sur ce cousin d'Émile Regnault, si ce n'est que G. S. lui doit de l'argent pour un achat de vins (de Sancerre?) lorsqu'elle part pour l'Italie.

RICOURT (Achille). — 590, 591, 712.

Achille Ricourt, né à Lille en 1797, après des études d'architecture à l'école des Beaux-Arts, devint éditeur lithographe. Fondateur de *L'Artiste*, luxueuse revue qu'il dirigea de 1831 à 1838, il y mangea une fortune et fit faillite avec un passif de 100 000 francs. Ruiné, il se tourna vers le théâtre, fonda en 1851 une école lyrique, et dirigea le théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne (disparu en 1863). Il est mort en 1879. (Renseignements puisés dans l'ouvrage de Maurice Regard, *Gustave Planche*, t. II, p. 36, n.1).

ROGER DE BEAUVOIR : voir BEAUVOIR (Édouard Roger de).

ROLLINAT (Charles). — 611.

Né à Argenton-sur-Creuse (Indre) le 2 décembre 1810, Charles Rollinat est le cinquième des treize enfants de Jean-Baptiste Rollinat, avocat. Après François son frère (ci-dessous) c'est celui pour lequel G. S. aura le plus d'amitié. Il avait « une voix magnifique » et une vocation musicale dont il ne fit rien. G. S. l'appelait Bengali et par jeu « mon neveu ». Il parcourut l'Europe comme précepteur de familles riches d'abord en France, puis en Pologne et en Russie. Ses dernières années, malgré les efforts de G. S. pour lui procurer des traductions du russe et des collaborations (à la *Revue des Deux Mondes*, et chez Michel Lévy), furent péniblement impécunieuses. Elle projetait de lui dédier, dans la réédition prévue en 1875 de ses œuvres complètes, la nouvelle *la Marquise*.

Il ne survécut guère à sa vieille amie dont il avait été — lui aussi — quelque peu amoureux, et mourut en 1877.

G. S. lui a consacré quelques lignes élogieuses dans *Hist. Vie*, VIII, p. 226. Sa silhouette passe dans plusieurs *Lettres d'un voyageur* (sous des noms divers : Charles, Cardenio, mon neveu). Il y a un texte plus lucide et plus sévère dans un carnet intime de G. S. : « Chaud comme glace, frais et point joli, tiré à 4 épingles, becquetant toutes les bouches, gâté pour sa fleur de jeunesse ou toléré pour son peu de consistance etc... » (B. N., N. a. fr. 13644, fol. 29.) Il a été publié par M. Pierre Rebol, *Revue des Sciences humaines*, oct. déc. 1954, pp. 349-350.

ROLLINAT (François). — 465, 468, 510, 511, 512, 517, 520, 634, 716, 810, 818, 826, 829, 953.

C'est également à Argenton-sur-Creuse que naquit, le 13 juin 1806, François Rollinat, fils aîné de Jean-Baptiste Rollinat. G. S. lui vouera une amitié profonde et sans faille, sur laquelle elle a écrit des pages émouvantes. Avocat, il succédera à son père, et sur lui retomberont les charges écrasantes de la nombreuse tribu des frères et sœurs. Il épousera, sans amour, le 11 avril 1842, Isaure Didion qui lui donnera deux enfants : Émile, et Maurice, le poète des *Névroses*. Il sera représentant du peuple en 1848, et élu à la Législative en mai 1849.

Plusieurs *Lettres d'un voyageur* lui sont adressées ou consacrées. Il faut lire aussi *Hist. Vie* (notamment VIII, pp. 224-240) où G. S. analyse la mâle amitié qui l'unit à son cher Pylade; et encore *Impressions et Souvenirs*, pp. 145 à 178. C'est à lui qu'elle a dédié *Un hiver à Majorque*.

François Rollinat mourut à Châteauroux le 13 août 1867.

SAINT-GERMAIN LEDUC (Leduc, Pierre-Étienne-Denis, dit). — 621.

Né à Paris le 12 nivôse an VII (1<sup>er</sup> janvier 1799), Leduc prit le nom de la ville où il fut élevé par une tante. Après un début dans la basoche, il se mit à écrire, sur des sujets très divers : traductions, ouvrages de géographie et d'histoire, édition des *Mémoires de Saint-Simon* (avec J.-A. Buchon). Il a collaboré à de nombreux journaux : *Figaro*, *La Pandore*, *Le Corsaire*, *Le National*, *L'Illustration*. Après 1848, il se spécialisa dans l'agriculture et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages.

La seule lettre qui nous soit parvenue dénote une certaine familiarité. Ne serait-ce pas à *Figaro* que G. S. a connu Leduc? Le 16 juin 1853, Delacroix note dans son journal. « Diné

avec la bonne Alberthe, en société de Saint-Germain, avec lequel j'ai beaucoup causé; il m'a parlé des commencements de Mme Sand, qu'il a connue à ses débuts ».

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 570, 579, 595, 606, 608, 623, 625, 628, 638, 639, 641, 642, 645, 651, 654, 661, 665, 672, 682, 693, 703, 707, 711, 713, 720, 812, 830, 849, 854, 855, 866, 905, 926.

Né la même année que G. S. (le 3 nivôse an XIII — 23 décembre 1804 — à Boulogne-sur-mer) Sainte-Beuve, dont nous ne retracerons ni l'existence ni l'œuvre, trop connues, sera mis en relations avec G. S. alors qu'il est déjà l'important critique de la *R. D. M.* Elle voudra le prendre pour conseiller littéraire, et pour confesseur laïque en même temps. Il n'acceptera ces rôles (le second surtout) qu'avec précaution, et en restant constamment sur la défensive. Ce qui n'empêchera pas plusieurs sérieux refroidissements qui altéreront leurs relations et amèneront de longues interruptions de leur correspondance. Quand Sainte-Beuve mourra le 13 octobre 1869, à Paris, leur amitié apaisée aura repris un cours régulier depuis dix ans. G. S. a écrit sur lui des pages pénétrantes dans *Hist. Vie* (IX, pp. 204-208), et quant à lui il a consacré des articles à la plupart des œuvres importantes de la romancière (non à toutes cependant).

Cf. Jean Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve* (14 volumes parus à ce jour), André Billy, *Sainte-Beuve, sa vie et son temps* (Flammarion 1952), et le précieux condensé de Maurice Regard, *Sainte-Beuve* (Hatier 1959).

SANDEAU (Félicie). — 666.

Félicie Sandeau, née à Aubusson (Creuse), le 22 février 1813, ne sera guère pour G. S., qui l'a connue à La Châtre, que la sœur de Jules. Pour la postérité aussi.

Elle mourra vieille fille à Niort le 19 décembre 1889.

SANDEAU (Jules). — 529<sup>D</sup>, 535.

Léonard-Sylvain-Jules Sandeau est né le 19 février 1811 à Aubusson (Creuse), que son père, petit employé des Droits réunis, quitta en 1818 pour un poste identique à La Châtre. Après des études au Collège Royal de Bourges, Jules Sandeau alla à Paris pour faire son droit. La révolution de 1830 lui fit faire la connaissance de Mme Dudevant (le 30 juillet, au chà-

teau du Coudray, chez Duvernet). Il devint bientôt son amant. Elle le rejoignit à Paris au début de 1831 et associa leurs deux vocations littéraires. Il en résulta *le Commissionnaire*, puis *Rose et Blanche*, écrits en collaboration.

Après la rupture avec G. S. (mars 1833), Sandcau voyagea en Italie; au retour, Balzac essaya sans succès de le faire travailler à son rythme, mais Sandeau ne put suivre le train. Il parvint néanmoins à se tailler une place dans la littérature avec quelques romans aux tirages honorables et des pièces de théâtre dont certaines eurent un vif succès : *Mademoiselle de la Seiglière* (1851), *le Gendre de Monsieur Poirier* (1854), cette dernière écrite avec Émile Augier. Il fut de l'Académie (février 1858), des soirées de Compiègne, obtint le poste de conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Un gros chagrin (la perte d'un fils unique) vint ternir la belle carrière. Il mourut lui-même le 24 avril 1883 à Paris.

Parmi ses ouvrages, *Marianna* (1839) est une transposition de son aventure avec G. S. A ce titre, il est intéressant.

Cf. Mabel Silver, *Jules Sandeau, l'homme et la vie* (Boivin, 1936).

SÉNANCOUR (Étienne Pivert de). — 647.

Le préromantique Sénancour, né à Paris le 16 novembre 1770, est un homme de l'autre siècle, mais introducteur du nouveau, en lequel G. S. a vu le « prophète de ses œuvres ». Il eut en effet une grande influence sur la George Sand de *Lélia*, des *Lettres d'un voyageur*, peut-être d'*Engelwald*, le roman perdu. On ne sait quand elle avait lu *Obermann* pour la première fois, mais ce livre exerça sur elle une attraction très vive, sans doute à cause de la parenté des sensibilités des deux écrivains. Elle publia un article sur *Obermann* dans la *R. D. M.*, du 15 juin 1833, article qui servira de préface à l'édition Charpentier de cet ouvrage (1840).

Sénancour mourra à Saint-Cloud le 10 janvier 1846.

Sur ses rapports avec G. S., on consulera l'article de Mme Béatrice Le Gall-Didier, excellente mise au point de la question (*Revue des Sciences humaines*, oct-déc. 1959, pp. 423-440).

TAILLEVIS DE PÉRIGNY (Inès de Nervo, comtesse de). — 456

Cf. notice, t. I, p. 1019.

TALON (Marie). — 846.

Saint-simonienne, « chef de maison » dans la hiérarchie d'Enfantin, elle dut un temps diriger celle du 10, rue de

Louvois. Le journal *Le Livre des Actes* avait été créé par elle et Cécile Fournel. Il eut peu de numéros, cependant il ne nous paraît pas s'être interrompu aussi vite que l'indique H.-R. d'Allemagne qui le fait mourir en mars 1834 (*les Saint-Simoniens*, Paris, Librairie Gründ, 1930, pp. 106, 127, 395-396).

TATTET (Alfred). — 752, 762, 837, 881, 891.

*Alfred-Charles-Ferdinand* Tattet, fils d'un agent de change, naquit à Paris le 19 novembre 1809. Sa grande fortune lui permit de mener une vie de plaisir; son goût pour les arts et la poésie lui évita d'être un vulgaire viveur. Il eut pour amis surtout des écrivains et des artistes de l'espèce dandy, Musset au premier rang. Il réunissait chez lui rue Grange-Batelière un petit cénacle. (Une plaque a été apposée au N<sup>o</sup> 10 pour le rappeler.)

On a vu son rôle à Venise, puis à Paris, dans l'affaire Musset-Sand.

Il mourra le 3 novembre 1856 à Samois (Seine-et-Marne). (Voir Léon Séché, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, Mercure de France, 1910.)

TISSOT (Pierre-François). — 556.

Né à Versailles le 10 mars 1768, Pierre-François Tissot, député de la Seine en 1798, professeur de poésie latine au Collège de France de 1810 à 1821, révoqué pour libéralisme, reprend ses cours après 1830. Il était très ouvert à toutes les formes nouvelles de la littérature.

Il fut membre de l'Académie française en 1833.

Mort le 7 avril 1854 à Paris, il laissait des traductions, des ouvrages sur la poésie latine, une *Histoire complète de la Révolution française* en 8 volumes (1833-1836), une *Histoire de France* (1837, etc.).

Cf. Paul Fromageot, *Pierre-François Tissot*, dans la *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1901, pp. 225-267.

VIGNY (Alfred de). — 667.

*Alfred-Victor*, comte de Vigny est né à Loches (Indre-et-Loire) le 8 germinal an V (27 mars 1797).

Ses relations avec G. S., qu'il connut dès 1832 chez sa maî-

trasse Marie Dorval, seront distantes et froides, quelque peu méprisantes de la part du poète. Il ne la rencontrera plus jamais, semble-t-il, par la suite. Cependant, en 1861, il soutiendra la cause de G. S. à la séance de l'Académie française, où se discutait l'attribution du prix biennal.

Vigny est mort à Paris le 17 septembre 1863.

Cf. Mme Simone André-Maurois, *Correspondance inédite de George Sand et de Marie Dorval* (Gallimard, 1963).